

Septième remise du  
**PRIX LÉMANIQUE DE LA TRADUCTION**

Siebente Verleihung  
Lausanne 2003

HANS STILETT  
CLAUDE PORCELL

Mit Beiträgen von  
Contributions de

HARTMUT KÖHLER  
PIERRE DESHUSSES

ED. WALTER LENSCHEN

SOUTIEN FINANCIER :  
LA LOTERIE ROMANDE, SANDOZ-FONDATION DE FAMILLE, LA FON-  
DACTION ERNST GÖHNER, LE CONSULAT GÉNÉRAL D'ALLEMAGNE

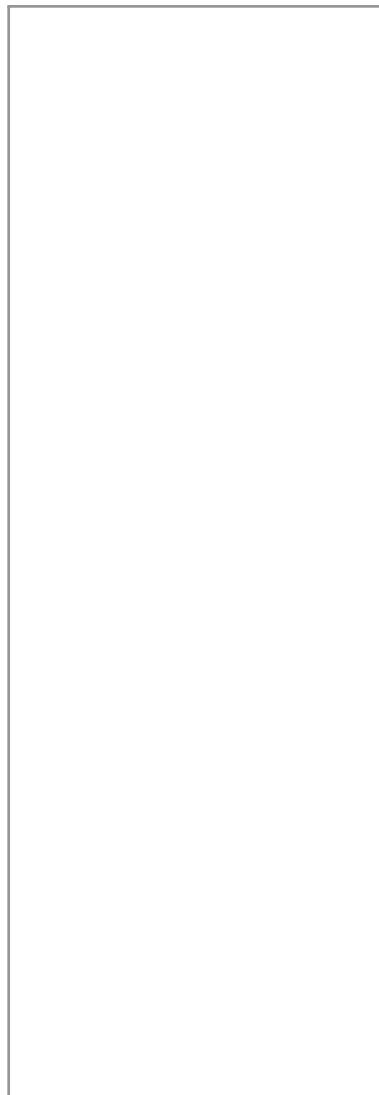


*centre de traduction littéraire de Lausanne*

# TABLE DES MATIÈRES

<i>Walter Lenschen</i>		
	Allocution de bienvenue	5
<i>Hartmut Köbler</i>		
	Lobrede auf Hans Stilett, den Übersetzer der <i>Essais</i> von Montaigne, aus Anlass der Verleihung des Prix Lémanique, zu Lausanne, am 27. September 2003	9
<i>Hans Stilett</i>		
	Von der Unmöglichkeit, Montaigne zu übersetzen	19
	Œuvres traduites par Hans Stilett	30
<i>Pierre Deshusses</i>		
	Allocution de Pierre Deshusses en l'honneur de Claude Porcell	35
<i>Claude Porcell</i>		
	Remerciements pour le Prix Lémanique	41
	Œuvres traduites par Claude Porcell	49
	ECHOS DE PRESSE	55
	PRIX LÉMANIQUE DE LA TRADUCTION, LAUSANNE	67
	STATUTS DU PRIX LÉMANIQUE DE LA TRADUCTION	71
	PUBLICATIONS DU CTL	75

**REMISE DU PRIX LÉMANIQUE  
DE LA TRADUCTION  
À HANS STILETT  
ET À CLAUDE PORCELL**



# **WALTER LENSCHEN**

## **ALLOCUTION DE BIENVENUE**

Mesdames, Messieurs,

Le Prix lémanique de la traduction qui nous réunit ici atteint aujourd’hui l’âge adulte. Ses géniteurs en sont heureux et fiers comme, nous l’espérons, toutes les personnes qui l’ont accompagné pendant les 18 ans de son existence, qu’elles soient membre du Conseil de fondation ou du jury, qu’elles fassent partie des sponsors ou simplement du cercle des amis. A toutes ces personnes j’aimerais exprimer ici ma profonde gratitude.

Je dois excuser l’absence d’un représentant de la Ville de Lausanne ; en effet, aucun d’entre eux n’a pu être parmi nous. Mais je salue la présence du Consul général d’Allemagne, Monsieur Rainer Dobbelstein et du Prof. Peter Utz, vice-doyen de la Faculté des lettres de l’Université de Lausanne.

Je vous souhaite la bienvenue pour cette remise du Prix lémanique de la traduction, la septième de son espèce. En lisant le programme de la manifestation UN BATEAU INTER-LIGNES, vous avez pu prendre connaissance du nom des deux lauréats de cette année qui s’ajoutent de façon très heureuse à la liste de leurs prédécesseurs. Ils étaient douze jusqu’à ce jour, à savoir pour la traduction française Walter Weideli, Philippe Jaccottet, Gilbert Musy, Georges-Arthur Goldschmidt, Etienne Barilier et Colette Kowalski ; et Eugen Helmlé, Elmar Tophoven, Helmut Kossodo, Brigitte Weidmann, Hanno Helbling, Yla von Dach pour leurs homologues de langue allemande.

En proposant pour le Prix lémanique de l’édition 2003 M. Hans Stilett, domicilié à Bonn, et M. Claude Porcell, résidant à Paris, le jury a joué une carte assurément européenne, ce qui est

tout à fait conforme aux statuts de notre Prix. Mais innovation il y a, en ce sens que le travail de Hans Stilett ne consistait pas seulement à transposer un texte d'une langue à une autre, mais qu'il s'agissait en plus de négocier la distance historique de quatre siècles qui nous séparent des écrits de Montaigne.

Le premier orateur de la matinée nous en parlera sur la base d'une expérience très particulière : M. Hartmut Köhler, professeur de littératures romanes à l'Université de Trèves et traducteur de grande réputation, vient, lui aussi, de publier, avec un succès retentissant, la traduction d'un livre « classique » du 17e siècle espagnol, à savoir le *Criticon* de Baltasar Gracian.

Tandis que notre premier lauréat s'est consacré entièrement à la traduction de l'œuvre complète d'un seul mais éminent auteur français, notre second lauréat, M. Claude Porcell, s'est intéressé avec préférence à la littérature contemporaine, permettant ainsi à un large cercle de lecteurs et de spectateurs francophones de découvrir un grand nombre d'auteurs allemands, suisses et autrichiens du 20e siècle. Il s'est attaché tout particulièrement à traduire l'œuvre dramatique de Thomas Bernhard. Claude Porcell nous sera présenté par M. Pierre Deshusses, collaborateur du journal « Le Monde » et lui-même traducteur de Heinrich von Kleist, Hugo von Hofmannsthal, Rainer Maria Rilke, Heimito von Doderer et Markus Werner, entre autres.

Les deux lauréats n'étant pas des habitués des milieux de la traduction en Suisse, nous profitons de l'occasion pour leur offrir un choix des publications du Centre de Traduction Littéraire de Lausanne. Ainsi, nous espérons établir un contact que nous souhaitons durable et fécond entre personnes pratiquant la même activité.

Comme la Fondation pour le Prix lémanique ne dispose pas de fonds propres, notre prix ne pourrait exister sans le soutien de donateurs, et je tiens à leur exprimer ici notre gratitude. Il s'agit, pour cette remise du Prix lémanique de la traduction, de Sandoz - Fondation de famille, de la Loterie Romande, de la Fondation Ernst Göhner, et du Consulat général d'Allemagne à Genève. Le Vin d'honneur, servi tout à l'heure, nous est offert par la Ville de Lausanne et le Canton de Vaud.

J'aimerais remercier également les personnes qui ont collaboré à la préparation de cette matinée, avant tout Mme Elena Vuille-Mondada et ma femme, et je vous souhaite à tous une belle journée fertile en rencontres et en échanges. Et maintenant : place à la musique, qui va d'emblée nous plonger dans le climat de l'époque de Montaigne...

Walter Lenschen, prof. hon.

# **HARTMUT KÖHLER**

## **LOBREDE AUF HANS STILETT, DEN ÜBERSETZER DER ESSAIS VON MONTAIGNE, AUS ANLASS DER VERLEIHUNG DES PRIX LÉMANIQUE, ZU LAUSANNE, AM 27. SEPTEMBER 2003**

Groß ist die Aufgabe, und sehr ehrenvoll, einen *octogénaire* zu belobigen, und nicht ganz leicht...

Wie soll man der Aufgabe am besten gerecht werden, einen Übersetzer zu loben, noch dazu einen solchen, einen Übersetzer aus Leidenschaft, der von sich bekennt, dass ihn sein Gegenstand eines Tages auf ganz persönliche Weise gepackt hat? Hans Stilett ist ja ein Spätberufener: Er hatte zwar immer schon beruflich mit Sprachen zu tun, hatte sich durchaus auch schriftstellerisch betätigt, aber seine große Entdeckung, das *wunderbare Gebiet*, wie er sagt, die klaffende Lücke im deutschsprachigen Literaturreraum, die hat sich ihm erst spät aufgetan, es war eine Altersliebe, als der Funke übersprang, aber es muss doch – wie jemand es ausgedrückt hat – die *adolescence de la vieillesse* gewesen sein. Erstaunlich genug: Der Funkensprung geschah gegen Ende eines nach Erreichen der sogenannten Altersgrenze angetretenen Studiums der Romanistik, geschah sogar im Verlauf der Abfassung einer akademischen Dissertation über seinen Gegenstand. Was gibt es Schöneres als ein solches Umstürzen des normalen Lebensganges! Das heißt doch fast schon – sehr montaignisch – dem Tod ein Schnippchen schlagen...

Wie also loben? Nun, am besten doch wohl, indem man das Übersetzte bespricht, noch besser, es selber sprechen lässt. War nicht jeder von uns neugierig, wie das wohl auf Deutsch heißen oder klingen könnte, die *condition humaine*, die *branloire perenne* und was der berühmten Formeln mehr sein mögen? Hören wir also ein wenig: Buch II, Kapitel 10, *Des Livres – Über Bücher*:

*Je ne fay point de doute qu'il ne m'advienne souvent de parler de choses qui sont mieus traictées ches les maistres du mestier, et plus véritablement.*

Oft widerfährt es mir, kein Zweifel, daß ich über Dinge spreche, die von den Meistern des Metiers gründlicher und zuverlässiger abgehandelt werden.

*C'est icy purement l'essay de mes facultez naturelles, et nullement des acquises;*

Dies hier sind lediglich Versuche, meine natürlichen Fähigkeiten zu erproben, mitnichten aber die erworbenen;

*et qui me surprendra d'ignorance, il ne fera rien contre moy,*

und wer mich bei einem auf Unwissenheit beruhenden Fehler ertappt, vermag mir nichts anzuhaben,

*car à peine respondroy-je à autruy de mes discours, qui ne m'en responds point à moy ; ny n'en suis satisfaict.*

denn wie könnte ich andern gegenüber für die Stichhaltigkeit meiner Gedanken einstehn, der ich, da mit ihnen keineswegs zufrieden, nicht einmal mir selbst gegenüber dafür einstehe?

*Qui sera en cherche de science, si la pesche où elle se loge: il n'est rien de quoy je face moins de profession.*

Wer auf gelehrtes Wissen aus ist, möge da angeln, wo es sich findet – es gibt nichts, was ich weniger wollte.

Der erste Eindruck ist, anders als üblich, auch der richtige: Hier wird souverän eingedeutscht. Und ich darf den Ausdruck „ein-deutschen“, der für den leicht Erregbaren schnell nach *einkochen*, *eindampfen* oder *einstampfen* klingen mag, hier einmal mit der sicheren Gelassenheit gebrauchen, die den Übersetzer Hans Stilett so wohltuend auszeichnet. *Ein-deutschen*. Stilett kennt und liebt seinen Autor genug, um ihm nicht auf Schritt und Tritt jede Bewegung nachmachen zu müssen wie ein willenloser Schatten. Nein, im Gegenteil: Er weiß, dass er sich immer wieder ein Stück weit von ihm entfernen muss, wenn er wirklich mit ihm gehen will. Wo es gelingt, satzrhythmisch und lexikalisch Gleichschritt zu halten – schön!

*Qui sera en cherche de science, si la pesche où elle se loge.*

Wer auf gelehrtes Wissen aus ist, möge da angeln, wo es sich findet.

Wo dies nicht gelingen kann oder will, da hat er die Stärke, seinem Deutsch – und ich glaube, sagen zu dürfen: seinem geliebten Deutsch – keinen Tort oder Gewalt anzutun, da hebt er nicht, wie es auch einmal eine noble Forderung gewesen sein mag, das Deutsche in den Montaigne, sondern er tut das, was sein Autor selber ganz sicher gut geheißen hätte, er legt sich die Dinge so lange zurecht, stellt um, baut aus, bis sie klar sind:

*car à peine respondroy-je à autruy de mes discours...*

denn wie könnte ich andern gegenüber für die Stichhaltigkeit meiner Gedanken einstehen...

Was hier geleistet wurde, lässt sich am besten durch einen Blick auf früher Gebotenes ermessen. In einer vor einem halben Jahrhundert erschienen Auswahlübersetzung der Essais lesen wir den Satz folgendermaßen:

*denn schwerlich werde ich einem andern für meine Aufsätze einstellen (Lüthy, 385)*

Das ist verwunderlich unklar und unkorrekt obendrein. Nein, was hier getan wurde, ist wirklich wohlgetan. Man könnte allenfalls erwägen, ob Montaigne nicht in dem Wort *discours*, das seither so viel strapaziert worden ist, noch etwas vom lateinischen Ausgangswort *discursus* hören lassen will, das „Umherlaufen“, „Sich-Ergehen“ bedeutet. Doch das sind schon Subtilitäten. Das Wort *discours* kommt bei Montaigne – abgezählt! – 231 mal vor, in wenigstens zehn unterscheidbaren Bedeutungen. Da hilft jedes Mal nur viel Blättern im Huguet oder im Greimas...

Ein *deutsches Buch von A bis Z* wollte Stilett schaffen, und das war in einem ganz und gar unprätentiösen, gleichsam nachprüfbarer Sinn gemeint. Es sollte zunächst einmal alles ganz schlicht auf Deutsch ausgedrückt werden, nichts Fremdsprachliches sollte stehen bleiben. Da hatte ein Wort wie *Metier* (in „*Meistern des Metiers*“) übrigens durchaus seinen Platz (ein etwas pathetischer französischer Intellektueller hat doch tatsächlich unlängst in *Le Monde* geglaubt, sich Sorgen um die deutsche Sprache machen zu müssen, weil wir Wörter benützen wie *Chance*, *exilieren* oder *praktikabel!* Das war fast rührend). *Metier* also.

Schließlich war da ja ein *Meister des Metiers* durchaus am Werk. Ich könnte mir denken, dass dieser Meister darüber auch den Versuch machte, jedenfalls der Versuchung ausgesetzt war, *Versuche* zu schreiben. Im Titel. Und nicht *Essais*. Er hat es dann doch nicht getan, und ich glaube, der Entschluss war gut, sich hier der Tradition anzuschließen. [Immerhin hat man sich noch für die französische Schreibweise entschieden und das i beibehalten statt des y . Warum denn auch immer alles auf englische Manier machen! Schließlich stammt englisch *essay* aus dem Französischen. Und wir stellen nebenbei amüsiert fest, dass Montaigne selbst das Wort noch mit y schrieb...]

Streng genommen bedeutet *essais* ja auch gar nicht *Versuche*, sondern „Erwägungen“, „Überlegungen“, von lt. *exagium. exigere* – „prüfen, wägen, mit sich zu Rate gehen“ – und das passt ja eigentlich noch viel besser zum Unternehmen des Michel Eyquem de Montaigne [das i hier ist, wie bekannt, völlig überflüssig], der zwanzig Jahre lang sich dem Geschäft widmete, mit sich selbst zu Rate zu gehen, von 1572 an, dem Datum der großen Hugenottenschlächterei, und der doch darüber ungleich viel

Verbindlicheres, Verantwortlicheres zustande brachte als nur Selbstbespiegelung – man denke nur an die große *Apologie für Raimund Sebunde*. Es ist sicherlich nicht zuviel des Opfers, es zeugt nicht von Unschlüssigkeit oder gar Trägheit, auf die ein-hundertundsieben „Essays“, die so entstanden, zehn Jahre der Übersetzertätigkeit zu verwenden. Um diesem Vorhaben gerecht zu werden, bedurfte es ja einer hochentwickelten philologischen Kompetenz, die vielen andrängenden Fragen verlangten nach einer angemessenen Einschätzung, von den editionstechnischen über die sprachhistorischen bis zu den metrischen: Welche Textfassung sollte überhaupt zugrunde gelegt werden? Wie soll man auf die Sprache des 16. Jahrhunderts reagieren, die nicht mehr als Mittelfranzösisch und noch nicht als Neufranzösisch gilt? Eine offene Sprache, eine Sprache im Umbruch galt es zu erschließen: reizvoll sicher und doch streng genommen ohne Aussicht auf adäquate Wiedergabe, denn das Deutsch von heute ist wohl keine Sprache im Umbruch. Zu den Versen gleich noch ein Wort. Für alle diese Fragen hat Stilett die schöne Maxime gefunden: *Die Begegnung muss in der Mitte erfolgen*. In jener Mitte, die, gut aristotelisch oder auch – Montaigne noch näher – stoisch gesprochen, der schwierigste, der anspruchsvollste Weg ist. Archaisieren kann mancher, modernisieren kann jeder...

Hören wir noch einmal ein Stück stilisierten..., nein: stilettisierten Montaignes:

*Les autres forment l'homme; je le recite et en represente un particulier bien mal formé, et lequel, si j'avoy à façonner de nouveau, je ferois vrayement bien autre qu'il n'est.*

Wie lautet dieser Satz, der Eingangssatz von *Du repentir* (III, 2), in dem sich Skepsis und Hybris auf so beunruhigende Weise ver-mischen, in unserer Übersetzung?

*Die anderen bilden den Menschen, ich bilde ihn ab; und ich stelle hier einen einzelnen vor, der recht mangelhaft gebildet ist und den ich, wenn ich ihn neu zu formen hätte, gewiß weitgehend anders machen würde.*

Beim Barte des Hieronymus! Wenn ich diesen Satz neu zu formen hätte, ich könnte ihn nur mangelhafter bilden. *Réciter*, mag vielleicht jemand einwenden, heißt doch aber „erzählen“, und nicht „abbilden“. Gewiss, aber der vermittelnde Übersetzer, der Sprachmittler, darf, ja er muss semantische Überschneidungen zur Gel tung bringen. Die Vorstellung, „wörtlich“ zu übersetzen, ist töricht, ist ein Köhlerglaube... *Réciter* geht über von „erzählen“ zu „beschreiben“, „schildern“; das Wort *repréente* steht auch gleich daneben, und im Übrigen hätte der Übersetzer kläglich sein Pfund verkümmern lassen, statt mit ihm zu wuchern, hätte er die Gelegenheit versäumt, die Verbalpräfixe, diesen herrlichen Reich tum der deutschen Sprache, nicht zu nützen und eine *figura etymologica* zu schaffen, die zitierreif ist: „*Die anderen bilden den Menschen, ich bilde ihn ab.*“ Das ist wirksamer als das Original! Aber jeder weiß doch vom compensatorischen Prinzip des Über setzens, jeder weiß doch, wie viel an anderer Stelle verloren geht. Vielleicht schon beim nächsten Wort: *Je represente un particulier*, mit seinen verdächtigen ironischen Konnotationen, die sich kaum herüberholen lassen... Und hier nun noch die vorhin erwähnten Schlüsselwörter, die kapitalen Stellen. Zunächst die berühmte Formel von der Unschärferelation:

*Le monde n'est qu'une branloire perenne. Toutes choses y branlent sans cesse.*

Die Welt ist nichts als ein ewiges Auf und Ab. Alles darin schwankt und wankt ohne Unterlaß.

Das ist ausgezeichnet. Warum? Paul Valéry (der Montaigne übrigens nicht schätzte) hat einmal geschrieben: „Vous ne trouvez pas le mot juste? Excellent. Cela prouve que vous tenez une idée, et non pas une ombre de dictionnaire.“ Es kann einfach niemand erwarten, für das Wort *branloire*, das sich aus der französischen Sprache ja wieder verloren hat, ein Äquivalent angeboten zu bekommen, dass er schwarz auf weiß nach Hause tragen kann. Der einzige Halt im sprachlichen Geschaukel liegt in der für

Sekunden vorhaltenden syntaktischen Fügung, niemals in einem perennen Lexikon. *Ein ewiges Auf und Ab*: nur so konnte eine *contradictio in adiecto* vermieden werden. Stilett hat es erfasst.

Und noch die Formel aller Formeln, die Grundsentenz aller Gleichheit und Bescheidenheit, sei sie nun berechtigt oder illusorisch:

*Chaque homme porte la forme entière de l'humaine condition.*

Jeder Mensch trägt die ganze Gestalt des Menschseins in sich.

Man kann nur ahnen, wie lange hieran gefeilt wurde... Auch hier konnte es nicht darum gehen, die *conditio humana*, noch dazu bei vorgestelltem Adjektiv, in eine definitorische Bündigkeit zu pressen. Alles, was sich wünschen ließ, war, den Satz so wiederzugeben, dass er weiterhin die Frage nach seinem Sinn in so anregender, antreibender Weise offen ließe, wie es sein Original seit Jahrhunderten tut. Dies gilt noch mehr für den allerbekanntesten Satz Montaignes, seinen Wahlspruch, das „*Que scay-je?*“. Seine Wiedergabe könnte in wenigstens drei verschiedene Richtungen gehen. Etwa kantisch-kritisch: „Was kann ich wissen?“; oder stoisch-skeptisch: „*Was weiß ich schon?*“; oder sogar zynisch-anarchisch: „*Was weiß denn ich?*“. Was tut Stilett? Auf Seite 263 steht es ganz schlicht und unvorgreiflich: „*Was weiß ich?*“ (M. Rat I, 588).

Noch ein Wort zu den Versen. Stilett hat sie sämtlich verdeutscht, seinem Vorsatz getreu, er hat sie sogar sämtlich in Reime gebracht. Das mag manchen Leser überrascht, vielleicht sogar befremdet haben, und der Laudator kann sich da nicht ausnehmen.

*Es schickt in keinem Falle  
sich alles je für alle.*

heißt es einmal etwas morgensternisch, und inhaltlich hübsch unbekümmert um die eben zitierte Grundsentenz. Oder jener – wenig humanitäre – Vers auf den Mann, der mit einem Stein nach seinem Hund warf und dabei seine Schwiegermutter tötete:

*Fortuna hat, das lob' ich mir;  
oft eine bessre Hand als wir.*

Misslich daran ist zweifellos, dass der erste Vers im Original lateinisch, der zweite griechisch ist, ohne dass wir davon erfahren. Aber gut: Es sollte ein deutsches Buch von A bis Z werden, und so blieb der Übersetzer konsequent. Sein Vers sollte einprägsam sein, nicht originalgetreu. Und das ist ihm gelungen, denn er beherrscht sie gut, die Knittelverse und Trochäen, das muss man ihm lassen, auch und gerade in jenen fröhlich-derben Horaz-Versen aus der Apologie für Raymond Sebond (I, 12):

*Steht dem Literaten etwa der Johannes  
strammer als das Glied des unbelesnen Mannes?*

Wer hätte gedacht, dass die fünf Worte aus der Horazischen Epode jemals so auf Deutsch lauten könnten: *Inlitterati num minus nervi rigent...?*

Nein, wir wollen ihm den Spaß nicht schnöde verargen! Aber: Wir wollen ihn bitten, doch bald noch – in der einen oder anderen Form – den angekündigten Kommentarband ans Licht zu bringen. Erst dann wird ja deutlich werden, in welchem Maß Montaigne bei der Antike, bei den Italienern in Schuld steht, was er Erasmus verdankt, was dem Protestant Henri Estienne. Und erst dann kann auch deutlich werden, was für ein Maß an Literatur der Übersetzer gesichtet und anverwandelt hat. Erst dann kann deutlich werden, was ein „deutsches Buch von A bis Z“ eigentlich bedeutet.

Wie sehr ein solches Zehnjahresunternehmen, das ja – nicht zu vergessen – gleich noch durch das *Tagebuch der Reise nach Italien* ergänzt wurde (dessen Anmerkungsteil uns übrigens durchaus auf den Geschmack bringen kann!) – wie sehr dies auch von einem wagemutigen Verleger abhängt, das kann ich aus eigener, guter Erfahrung bezeugen. Wie sehr nun das Erscheinen des Kommentarbands darüber hinaus vom Prosperieren – hélas! – einer ganzen Konjunktur abhängt, das kann sich jeder leicht vorstellen.

Verlässlichkeit des Metiers, Gediegenheit der Sprache – das waren die Grundvoraussetzungen für unseren Übersetzer (beide Eigenschaften, das Verlässliche und das Gediegene, bringe ich intuitiv gerne in Verbindung mit dem Land Thüringen, der Heimat von Hans Adolf Stiehl, und ich hoffe, er wird mir darin nicht widersprechen). Darüber hinaus bedurfte es jedoch noch mehr, um Montaigne endlich dem deutschen Publikum zugänglich zu machen: Es bedurfte großer geistiger Aufgeschlossenheit, reicher Bildung, menschlicher Weite und seelischer Abgeklärtheit.

Nietzsche hat zu Montaigne einen erstaunlich schönen Satz gefunden:

*Dass ein solcher Mensch geschrieben hat, dadurch ist wahrlich die Lust auf dieser Erde zu leben vermehrt worden.*

Leider hat Nietzsche selbst sich zu wenig an Montaigne gehalten. Wir aber dürfen hier variieren:

*Dass ein solcher Mensch übersetzt hat, dadurch ist wahrlich die Lust auf dieser Erde... und so weiter, man soll ja niemanden durch überhohes Lob beschämen ... !*

# **HANS STILETT**

## **VON DER UNMÖGLICHKEIT, MONTAIGNE ZU ÜBERSETZEN**

Die Unmöglichkeit, Montaigne zu übersetzen, beruht auf einer universalen Gegebenheit, und auf einer besonderen.

Die universale Gegebenheit ist, dass seit der Zerstörung des Turms von Babel die Völker nicht mehr dieselben Wörter für dieselbe Sache benutzen ; die besondere aber besteht in Montaignes aussergewöhnlichem Charakter, in seiner einmaligen Art zu denken und zu handeln, zu fühlen und zu schauen, zu *leben* – und sich über diesen ganzen Kosmos eines Menschen, diesen Kosmos eines ganzen Menschen vor unsren Augen Rechenschaft zu geben.

Beginnen wir mit der universalen Gegebenheit, wie sie in der Schöpfungsgeschichte beschrieben ist: « Es hatte aber alle Welt einerlei Zunge und Sprache ... Und sie sprachen untereinander : Wohlauf, lasst uns eine Stadt und einen Turm bauen, des Spitzes bis an den Himmel reiche, dass wir uns einen Namen machen! ... Da fuhr der Herr hernieder ... und sprach: Siehe, es ist einerlei Volk und einerlei Sprache unter ihnen allen, und haben *das* angefangen zu tun; sie werden nicht ablassen von allem, was sie sich vorgenommen haben zu tun. Wohlauf, lasset uns herniederfahren und ihre Sprache daselbst verwirren, dass keiner des andern Sprache verstehe! Also zerstreute sie der Herr von dort in alle Länder, dass sie mussten aufhören die Stadt zu bauen. Daher heisst ihr Name Babel, dass der Herr daselbst verwirrt hatte aller Länder Sprache und sie zerstreut von dort in alle Länder. »

Da sich nun auch das Pfingstwunder nicht etwa als Stiftung einer neuen Universalssprache erwies, sondern in seiner rauschhaften Einmaligkeit nur bewirkte, dass plötzlich jeder die Sprache

des *andern* verstand, vermochte es an der hernach fortduernden babylonischen Sprachverwirrung nichts zu ändern. So sitzen wir nun in der mittlerweile drei- bis fünftausendfachen Patsche – denn derart gross ist je nach Rechenmodus die Anzahl der heute gesprochenen Sprachen!

Was tun? Jene Sprachwissenschaftler, die uns einen Rettungsring zuzuwerfen suchen, indem sie behaupten, es gebe nach wie vor eine *Universalgrammatik*, auf der jede einzelne Sprache basiere, liegen sich über deren konkrete Form ebenso in den Haaren wie über das deduktive Procedere, sich ihrer zu bedienen.

Daher sehen sich die Übersetzer – die ja der Glaube beseelt, der vom Dazwischenfahren des göttlichen Zorns ausgelösten Verwirrung durch praktischen Zugriff wenigstens teilweise abhelfen zu können – mehr oder weniger auf die *induktiven* Verfahren angewiesen, wie sie zumindest seit Hieronymus, ihrem Schutzheiligen, von der Erfahrung sanktioniert worden sind; denn selbst wenn es eine alle Einzelsprachen grundierende Universalgrammatik geben sollte, hätte der geplagte Übersetzer es doch stets mit deren Ausfaltungen in die jeweilige sprachliche Oberfläche zu tun: mit den lexikalischen, syntaktischen und semantischen Aspekten also der zwei Idiome, zwischen denen er vermitteln soll, obwohl sie sich derart unterscheiden, dass sie auf den ersten Blick unübersetbar scheinen.

Wenn man sich die Sache jedoch etwas genauer betrachtet, wird man entdecken, dass es, fände sich ein verlässliches Tertium comparationis, durchaus möglich sein müsste, der misslichen Lage zu entkommen. Dieses Tertium comparationis nun hat man stets im *Sinn* der Worte von Ausgangs- und Zielsprache gesucht: in ihrem Was eher als im Wie. *Non verbum verbo reddere, sed sensum e sensu*, forderte Hieronymus: « Nicht Wort für Wort übersetzen, sondern Sinn für Sinn! » Und schon Cato und Horaz haben postuliert: *Rem tene, verba sequentur*: « Halte dich an den Sinn, und die Worte werden folgen! »

Schön und gut. Das Problem ist jedoch, dass es kaum Wörter gibt, deren Bedeutung ein für allemal feststünde: Vielmehr ändern sie diese je nach Zusammenhang und beeinflussen so ihrerseits dessen Sinn. Dergleichen Interaktion zwischen Aussen

und Innen, zwischen Aussage und Ausgesagtem, zwischen Form und Inhalt intensiviert sich unverkennbar, wenn es um literarische Texte geht : Bleibt hier dies Gefüge vielfältigster Korrelationen unbeachtet, sind Autor und Leser verraten und verkauft. Für das in der Übersetzungspraxis immer wieder unterlaufende Aus-einanderklaffen von Wort und Sinn ein paar amüsante Beispiele:

Bei den Eskimos ist das Hauptnahrungsmittel bekanntlich Fisch, nicht Brot. Wenn sie das Vaterunser beten, müssten sie daher sagen: « Unseren täglichen *Fisch* gib uns heute ! » Denn behielte der Übersetzer das « Unser täglich *Brot* » bei, würde er die Eskimos der Schlemmerei verdächtigen, weil sie ja Gott um ein tägliches Genussmittel bätzen.

Oder nehmen wir die Übersetzungen des « Faust » ins Französische, über die sich schon Goethe mehrfach wenig schmeichelhaft geäussert hat. In jenem « Heisse Magister, heisse Doktor gar » hielt zum Beispiel ein Pechvogel von Übersetzer das « gar » für Faustens Familienname und gab die Stelle entsprechend so wieder : « On me nomme Maître, Docteur *Gar!* » Und keine Geringere als Madame de Staël beging den Fehler, die letzten Worte Gretchens vorm Ohnmächtigwerden « Nachbarin, euer Fläschchen! » mit « Ma voisine, une goutte! » zu übersetzen – als ob Gretchen ihre Nachbarin nicht um ihr Riechfläschchen gebeten hätte, sondern um einen Schluck aus ihrem Flachmann.

Doch Goethe, der ja selbst aus dem Französischen und dem Italienischen übersetzte – unter andrem den « Essai sur les fictions » ebendieser Madame de Staël –, Goethe, wie gesagt, kannte die *risques du métier* nur zu gut, als dass er sich über den Fehler masslos lustig gemacht hätte; vielmehr warf er August Wilhelm Schlegel vor, damals Madame de Staëls Sekretär, den Schnitzer nicht erkannt und verbessert zu haben. Wenn aber selbst eine Madame de Staël, selbst ein Schlegel nicht gegen solche Missverständnisse gefeit sind, dann ist es keiner.

Während also bei literarischen Texten die Bestimmung unmöglich scheint, was hundertprozentig richtig ist, kann man zumindest feststellen: Dies oder das ist hundertprozentig falsch. Zwischen diesen beiden Positionen nun – einem ausdeutbaren Richtig und einem eindeutigen Falsch – liegt das weite Feld der Übersetzungen, die *mehr oder minder* richtig sind.

*Mehr oder minder.* Da haben wir das passende Passwort für den Übergang von der universalen zur besondren Gegebenheit, die eingangs als Doppelgrund für die Unübersetbarkeit Montaignes genannt wurden! Indem Montaigne diese Adverbien nämlich in den Rang von Substantiven erhöht – er macht *das* Mehr und *das* Minder daraus –, signalisiert er uns die Bedeutung, die er ihnen für seine ganze Art zu denken, zu schreiben und zu handeln beimisst, für seine ganze Philosophie des Lebens. « *Distinguo* », schreibt er im ersten *Essai* des zweiten Buchs: Ich unterscheide, « dies ist das A und O meiner Logik. » Und genau aus diesem A und O erwachsen die kunterbunte Vielfalt seiner Darstellungen, ihr unaufhörlicher Perspektivenwechsel und die Schwierigkeit, diesen oder jenen Aspekt als unbestreitbare Leitlinie herauszugreifen. Kurzum : Die *besondere* Gegebenheit ist Montaigne selbst.

Sehen wir uns einige der Schwierigkeiten etwas näher an, mit denen er den Übersetzer konfrontiert :

Zunächst: Die *Essais* sind wie der grösste Teil des *Reisetagebuchs* auf Mittelfranzösisch geschrieben – eine im Wechsel und Übergang befindliche Sprache, die vieles abgestossen und vieles neu entwickelt hat, das seinerseits vom Fluss der Zeit verändert oder hinweggespült wurde. Mannigfache Wörter, Wendungen und rhetorische Figuren werden daher für jeden zum Fallstrick, der sie im heutigen Sinn zu verstehen sucht. So heisst « *plusieurs* » im Mittelfranzösischen nicht « mehrere », sondern « viele », und « *suffisance* » bedeutet keineswegs « Arroganz », sondern « Zufriedenheit », aber auch « Intelligenz », « Talent » und etwa unser heutiges « Kompetenz », während « *compétence* » wiederum mit « Wettkampf » oder « Rivalität » zu übersetzen ist. Oder nehmen wir das Wort « *discours* »: Es konnte seinerzeit schon « Erörterung » damit gemeint sein, häufiger steht es aber für « Argument » und für « Urteilkraft », ja für « Plan », für « Gegenstand » und für « Prinzip »; und « *amitié* » schliesslich heisst oft nicht « Freundschaft », sondern « Verbundenheit », « Zuneigung » oder « Liebe ».

Was die Sache weiter kompliziert, ist Montaignes Neigung, ein und dasselbe Wort bald auf alte Weise, bald auf moderne zu gebrauchen. An vielen Stellen beispielsweise verwendet er « *pourtant* » der Regel seiner Zeit folgend in *kausaler* Ableitung,

so dass es mit « daher » oder « folglich » zu übersetzen ist; in anderen Zusammenhängen hingegen gibt er ihm schon den *adversativen* Sinn, wie es der heutigen Regel entspricht; es heisst dann also « jedoch » oder « trotzdem ». Dabei beschränke ich mich auf die rein lexikalischen Beispiele und lasse all die morphologischen und syntaktischen Veränderungen beiseite, die zuweilen schwer zu erkennen sind – und noch vertrackter.

Bedenkt man, wie all diese Schwierigkeiten schon dem heutigen französischen Leser zu schaffen machen, dürfte es kaum überraschen, dass dies um so mehr für den Übersetzer gilt.

Folgendes kommt hinzu: Montaignes Mittelfranzösisch lässt oft das alte Latein durchscheinen, das er als Mutter-, richtiger eigentlich *Vatersprache* gelernt hatte (denn es war sein Vater, der die Anordnung gab, dass der kleine Michel es noch *vor* dem Französischen lerne.) Daher sind bestimmte Wörter und Wendungen kaum oder überhaupt nicht verständlich, wenn man deren lateinische Herkunft unbeachtet lässt. Im siebten *Essai* von Buch drei heisst es zum Beispiel, Homer habe Venus, um sie beim Kampf um Troja mit Mut und Kühnheit ausstatten zu können, verletzlich machen müssen – Venus: « une si douce sainte, et si delicate ». Wie soll man das übersetzen ? Hat Montaigne die heidnische Göttin Venus, indem er sie zur « sainte » erklärte, etwa christianisieren wollen? Weit gefehlt! Für ihn behielt das Wort « saint » einfach seine ursprüngliche Bedeutung von « *sanctus* », und das heisst « unverletzlich » oder in seinen eigenen Worten : « *exempt de danger* ». Erst wenn man diese Stelle *relatinisiert*, wird sie also verständlich.

Andrerseits muss man selbst da, wo Montaigne das Lateinische direkt verwendet, stets auf dem Qui-vive sein. Wenn er zum Beispiel das erwähnte *distinguo*, ich unterscheide, dem sich geradezu anbietenden « *je distingue* » vorzieht, will er zweifellos die reichereren Konnotationen des lateinischen Worts zur Geltung bringen, denn sie besagen zusätzlich zum « ich unterscheide », leicht paraphrasiert: « Ich erzähle auf bewegte Weise und wechsle meinen Stil von einem Augenblick zum andern. » Mit diesen Konnotationen gibt er uns also hier bereits zu verstehn, was er im zweiten *Essai* von Buch drei rundheraus erklären wird: « Ich schildere

re nicht das Sein, ich schildre das Unterwegssein » – ein Unterwegssein, das, wohlverstanden, überreich an *Unterscheidungen* ist.

Generell lässt sich sagen, dass Montaignes schier endlose Verknüpfungen der mikro- und makrotextuellen Aspekte den Übersetzer zwingen, jedes Wort nicht nur innerhalb des unmittelbaren Zusammenhangs zu betrachten, sondern gleichzeitig auf dessen rhetorische und semantische Rolle im globalen Korpus acht zu geben. Daher kann dieses oder jenes Wort, das im engen Sinne falsch übersetzt scheint, im weiteren sich zum Leidwesen philologischer Erbsenzähler als richtig erweisen. Dem Sprachmittler bleibt also nichts anderes übrig, als Satz für Satz und Wort für Wort zu prüfen, wo der Autor die Dinge eher aus der Frosch-, wo eher aus der Adlerperspektive gesehen und wiedergegeben hat.

Überdies zeigt sich Montaignes Multiperspektivismus in einem höchst charakteristischen Detail: Man würde wohl kaum daran zweifeln, dass « wir » nichts anderes als « wir » heisst und dass « ihr » stets « ihr » bedeutet. Nicht so bei Montaigne, denn sein persuasiver Eros verführt ihn oft dazu, sich mit Leuten zu solidarisieren, die er am wenigsten schätzt, und sich selbst in die Verurteilung von Verhaltensweisen einzuschliessen, die alles andre als die seinen sind. Erst in dem Augenblick nun, den er für am günstigsten hält, um diese Menschen zur Selbstreflexion aufzufordern, lässt er die Katze aus dem Sack und wendet sich an sie direkt.

Nehmen wir als Beispiel den zehnten *Essai* im dritten Buch. Dort spricht er angesichts der Zwistigkeiten seines Jahrhunderts von den unternommenen Schlichtungsversuchen, die er vorwiegend « schändlich und verlogen » findet. Um nun jene, die er hiervon abbringen möchte, nicht in eine Trotzhaltung zu treiben, wiegt er sie zunächst in Sicherheit, indem er sich die Tarnkappe der ersten Person Plural überzieht – ich zitiere (Kursivsetzungen von mir): « *Wir* suchen nur den Schein zu retten und verraten und verleugnen darüber *unsere* wahren Absichten. *Wir* übertünchen den Sachverhalt. » Doch nur ein paar Sätze später reisst er sich die Tarnkappe vom Kopf und ermahnt die in Wahrheit von Anfang an Gemeinten — ich zitiere: « Es darf *euch* nicht kümmern, ob *euer* Tun und Reden unterschiedliche Auslegungen

zulässt. Zu *eurer* eignen, wahrhaft aufrichtigen Auslegung müsst *ihr* stehn, sobald *ihr* sie vorgebracht habt. » Zu guter Letzt aber kehrt er, eine typisch Montaignesche Volte, zur ersten Person Plural in Form eines nun an uns alle gerichteten Imperativs zurück: « Überlassen *wir* die gemeinen Kniffe und Winkelzüge den Rechtsverdrehern im Justizpalast! »

Und nicht nur mit den « wir » und den « ihr » pflegt Montaigne gleichsam über die Bande zu spielen, sondern ebenso mit den « ich » und den « du ». Solche Schleichwege zum andern erinnern natürlich an jenen « geheimen Fechtertrick », von dem er in der « Apologie de Raimond Sebond » spricht und der darin besteht, dass man die eigenen Waffen fallenlässt, um so den Gegner zur Aufgabe der seinen zu zwingen. In unserem Zusammenhang heisst das : « Ich gebe meine von mir erkannten Unvollkommenheiten und Schwächen zu, damit du die deinen erkennst und – bekennst. »

Die raffinierte Taktik, sich dem andern indirekt zu nähern, kann zweifellos dazu führen, dass selbst der aufmerksamste Leser im Zickzack der Personalpronomen zuweilen die Orientierung verliert: doch nur solang, bis er verstanden hat, dass die von Montaigne in Wahrheit anvisierte Person zuvörderst er selbst und letztlich – *der Mensch* ist, denn « *chaque homme* », so lautet die wohl am häufigsten zitierte seiner lapidaren Sentenzen, « *porte la forme entière de l'humaine condition* » : « Jeder Mensch trägt die ganze Gestalt des Menschseins in sich. »

Diese « *forme entière* » wird man als *eidos* verstehen müssen, das es in jene « *forme maîtresse* », jene individualisierte « Grundform » zu entwickeln gilt, deren Aufdeckung Montaigne jedem, der sich erforscht, in Aussicht stellt. Ihr nachzuspüren ist das Ziel seines Projekts der Selbsterkundung. Doch gleichzeitig bleibt er den äusseren Welten zugewandt, deren synästhetisch wahrgenommenen wechselhaften Bewegungen er mit seinen Aufzeichnungen ständig zu folgen unternimmt. Dabei bedient er sich der ganzen Fülle der Ausdrucksformen, die das rundum noch offene Mittelfranzösisch und sein sprachlicher Spieltrieb ihm in die Hand geben.

Ein Betätigungsfeld ganz eigener Art findet dieser Spieltrieb, als Montaigne es auf der grossen Italientour unternimmt, sich mit allen Fasern seiner Empfänglichkeit in eine ihm bis dahin fremde Lebenswelt zu stürzen und dies in der Sprache des Landes eigenhändig zu dokumentieren, wobei er im Streben, seinen Begeisterungsschüben angemessenen Ausdruck zu geben, zu den kühnsten Wort- und Satzinnovationen greift, selbst wenn sie alle Grenzen philologischer Korrektheit sprengen.

Wie arg wird der Übersetzer in die Zange genommen, wenn Montaigne im *Reisetagebuch* zum Beispiel darstellen will, wie gewaltig ihn das Ausmass angeblicher Wunderwirkungen beeindruckt hat, ihm hierfür aber nur das italienische Wort *assai*, also *viel* oder *sehr* einfällt, dessen Unzulänglichkeit er jedoch sofort bemerkt, so dass er es schnurstracks in den Superlativ setzt und, um es den «Wunderwirkungen» voranstellen zu können, zugleich adjektiviert – was beides grammatisch unmöglich ist. Doch was kümmert's ihn? So steht nun da: *miracoli assaissimi* – also wörtlich etwa: *allervielste Wunder*.

Wie solche Maximier-, sind auch die Minimiekünste Montaignes von verblüffender Originalität: Um seiner Beteuerung, dass er in den Bädern von Lucca an einem bestimmten Tag abends nur noch *einmal* getrunken habe, den ihm notwendig scheinenden Nachdruck zu geben, erfindet er für das Wort *volta* gleich *Mal* die bis dahin nicht existente Diminutivform *voltetta* – dem entspräche im Deutschen etwa: ein *allereinziges Mal*.

Dergleichen Extravaganzen haben als Beweis für Montaignes völlige Nonchalance im Umgang mit dem fremden Idiom die Stirn der philologischen Bedenkträger verständlicherweise von Anfang an in Falten gelegt. Was sie meines Erachtens jedoch übersehen, ist, dass es Montaigne um ein tiefstmöglichtes, also auch sprachliches Eintauchen in die andre Lebenswelt ging: Wunschziel war ihm die Kongruenz von synästhetischer Wahrnehmung *und* Wiedergabe. So dürfte es vorwiegend die Ungeduld gewesen sein, das jeweils Präsente gleichsam geburtswarm zu präsentieren, die ihn zu seinem quicklebendig, wenn auch öfters allzu ungestüm pulsierenden Italienisch trieb – bei aller Fehlerhaftigkeit kommt es der damaligen Volkssprache gewiss näher, als es ein zur Hochsprache hin perfektioniertes vermocht

hätte. Dabei weiss er es durchaus auch so geschmeidig und feinsinnig zu handhaben, dass Alessandro d'Ancona, dessen Kommentare zu Montaignes Italienreise nach wie vor massgeblich sind, in einer Fussnote begeistert ausruft: « Donnerwetter, wie elegant unser Gascogner zu *toscanisieren* weiss! »

Was Montaignes saft- und kraftvolles Erzählen so faszinierend macht, ist die Tatsache, dass das Erzählte ihn fasziniert. Immer wieder sieht er sich als Maler, dessen Pinsel freilich die Feder ist, und dessen Palette der Klangreichtum der Wörter. Im *Reisetagebuch* liest man über den Ritt durch die Vogesen (zur Verdeutlichung setze ich die *p*- und *t*-Stabreime kursiv) :

« *Nous partîmes et passâmes un pays montagneux, qui retentissait partout sous les pieds de nos chevaux, comme si nous marchions sur une voûte, et semblait que ce fussent des tabourins qui tabourdassent autour de nous.* » Eine derart suggestive Umwandlung einer Wahrnehmung in ihre lautmalerische Wiedergabe, die Montaigne sogar den Neologismus *tabourdassent* erfinden lässt, ein derartiger Pas de deux von Sinn und Klang, eine derartige Identität von Sache und Wort – wie könnte man je versuchen, ihnen *anderssprachig* etwas wenn nicht Gleisches, so doch Adäquates zur Seite zu stellen, ohne darüber zum Sisyphus zu werden? Alles, was der Übersetzer hier zu erreichen hoffen kann, ist eine Lösung, die auf der Richtigkeitsskala mehr dem Mehr als dem Minder zuneigt.

Im vorliegenden Beispiel bleibt die Sprache Montaignes bei aller Schönheit strikt referentiell, sie entfernt sich also nicht vom Bezugspunkt der aussersprachlichen Wirklichkeit – ganz im Gegenteil! Es gibt aber einen anderen Montaigne, der die Wörter vom Dienst an den Dingen entbindet und sie ihr eigenes Spiel spielen lässt – das letztlich doch wieder der Wirklichkeit zugute kommt: indem es sie zum Schweben bringt. Nach dem Montaigne als Denker und Erzähler haben wir nun Montaigne als Sprachkünstler und Dichter – und damit eine neue Herausforderung für den Übersetzer !

Denn mit welch prallvollem Füllhorn muss er sich hier befassten, mit welcher Vielfalt an klanglichen Erfindungen und Wortwagnissen, mit welch überbordenden humoristischen Formulierungen, ja kühnsten Kalauern ! Einige Kostproben mögen dies

zeigen, vorgeführt am Jonglieren mit der *Paronomasie* (jenem Procedere also, das im Verknüpfen von Wörtern besteht, die eine sei es etymologische, sei es rein formale und äussere Aehnlichkeit aufweisen.)

« Les occupations domestiques, pour être moins *importantes*, elles n'en sont pas moins *importunes*. »

Oder: « Qui sera véritablement *poison*: ou l'homme ou *le poison*? »

Oder: « Qu'on accuse, si l'on veut, mon *projet*; mais mon *progrès*, non. »

Oder: « Je pense avoir des opinions bonnes et *saines* ; mais qui n'en croit autant des *siennes*? »

Oder: « Un parler *ouvert ouvre* un autre parler. »

Oder: « J'arrêteraient bien un *trouble* sans me *troubler* ». »

Oder: « Encore que j'y sois *assis*, j'y suis peu *rassis* » – also etwa: « Selbst sitzend bin ich kaum gesetzt. »

Man könnte die Liste bis zu jenen Beispielen fortführen, wo Montaigne es fertigbringt, in ein und demselben Satz unterschiedlichste Aspekte auf witzige Weise zu verknüpfen. Die allseits gefürchteten Tiefsinnschwätzer etwa entlarvt er folgendermassen: « Ils laissent là les *choses* et s'amusent à traiter les *causes* – plaisant *causeurs*. » Wenn der Übersetzer diese in eine Nusschale von Satz gepresste Vielfalt de- und konnotativer Elemente wiedergeben will, sieht er sich gezwungen, das derart kunstvoll Gebündelte aufzuschnüren und zur Verdeutlichung in seine Einzelteile zu zerlegen, auch wenn die Sentenz hierdurch ihren Charme der Konzision verliert – etwa so: « Sie lassen die *Sachen* fahren, um über deren *Ursachen* zu schwätzen – ulkige *Ursächler*, denen jede *Causa* zur *Causerie* gerät. »

Bedenkt man all diese Komplexitäten und Schwierigkeiten, die sich zur behaupteten Unmöglichkeit akkumulieren, Montaigne zu übersetzen, stellt sich natürlich die Frage, wie die Tatsache zu werten sei, dass sein Werk in den letzten vierhundert Jahren *dennoch* immer wieder übersetzt wurde: ins Englische und Italienische, ins Deutsche und Amerikanische, ins Japanische und zumindest auszugsweise in -zig andere Sprachen. Hätten diese Unternehmen, da auf Unmögliches aus, nicht samt und sonders zum Scheitern verurteilt sein müssen?

Zur Beantwortung der Frage dürfte es hilfreich sein, Ortega y Gassets interessante Abhandlung über « Glanz und Elend der Übersetzung » zu konsultieren, in der er hinsichtlich der Übersetzbarkeit literarischer Werke « schlechte » und « gute » Utopisten unterscheidet :

« Der schlechte Utopist ebenso wie der gute halten es für wünschenswert, die natürliche Wirklichkeit zu korrigieren, welche die Menschen auf den Bereich verschiedener Sprachen beschränkt und sie dadurch in ihrer Verständigung behindert. Der schlechte Utopist glaubt, dass, weil das wünschenswert ist, es auch möglich sei...Der gute Utopist dagegen glaubt, dass, obwohl es wünschenswert wäre, die Menschen von der Distanz zu befreien, die ihnen durch die Sprache auferlegt wird, es nicht wahrscheinlich sei, dass dies gelingen könne. » Hieraus nun zieht der « gute » Utopist die für die Beantwortung unserer Frage entscheidende Schlussfolgerung, dass sich die Distanz allenfalls « in annäherndem Masse » überwinden lasse, wobei diese potentielle Annäherung entweder « grösser oder geringer » sei. Damit aber ist der Kreis zum obigen « Mehr oder Minder » geschlossen!

Anders gesagt: Gerade weil der « gute » Utopist im Gegensatz zum « schlechten » ein hochentwickeltes Problembewusstsein hat, vermag er die Möglichkeiten der Annäherung ans Unmögliches umsichtig zu erkunden und nach besten Kräften auszuschöpfen. Dass es sich dabei letzten Endes stets um Versuche handeln wird, trifft selbstverständlich besonders auf jede Übersetzung von Michel de Montaignes *Versuchen* (=*Essais*) zu.

Viele soche Versuche wurden in der Vergangenheit unternommen, und viele, so steht zu hoffen, werden ihnen folgen – je mehr, desto deutlicher dürfte Montaigne in seiner Vielgestalt hervortreten: als die eigene Verkörperung seines Leitbilds einer « âme à divers étages. »

# **ŒUVRES TRADUITES PAR**

## **HANS STILETT**

Michel de Montaigne	Essais. Erste moderne Gesamtübersetzung. Berlin 1998
Michel de Montaigne	Michel de Montaigne für Mediziner und ihre Opfer. 1999
Michel de Montaigne	Justitias Macht und Ohnmacht – M.de Montaigne für Juristen. 2000
Michel de Montaigne	Tagebuch der Reise nach Italien über die Schweiz und Deutschland. 2002

## Le Prix lémanique de traduction

*destiné à récompenser d'éminentes traductions littéraires  
de l'allemand en français et du français en allemand est décerné,  
pour l'année 2003, à*

*Hans Stilett*

*Les fondateurs espèrent ainsi contribuer à la compréhension  
mutuelle et aux échanges fructueux entre les deux langues.*

Pour le conseil de fondation:

Pour le jury:

Lausanne, le 27 septembre 2003



Remise du Prix Lémanique.  
Hans STILETT (dr.) et Walter LENSCHEN (g.)

## **PIERRE DESHUSSES**

### **ALLOCUTION DE PIERRE DESHUSSES EN L'HONNEUR DE CLAUDE PORCELL**

Le Prix Lémanique de la traduction, qui distingue l'excellence d'une œuvre de traducteur, n'est décerné que tous les deux ans. Chaque fois, peu d'appelés et deux élus. Claude Porcell fait désormais partie de ce cénacle. Son immense travail de traducteur est mis à l'honneur. Il l'a déjà été par d'autres prix qu'il a reçus dans le passé, et si l'on recevait une médaille pour chaque prix, Claude Porcell finirait par ressembler à l'un de ces généraux de l'ancienne Union soviétique, à la poitrine bardée de décorations. A condition qu'il daigne les mettre.

Etre distingué comme traducteur, c'est en effet être sorti de l'ombre où sont souvent repliés ceux qui exercent ce métier. C'est un choix dont aucun traducteur ne peut se plaindre. S'il y a une doléance à exprimer ou une bataille à engager, c'est sur les tarifs – mais ce n'est pas le propos aujourd'hui. D'autant plus que nous sommes en Suisse et que l'Internationale des traducteurs n'a pas encore été fondée. Mais au pays de la Croix Rouge, on peut tout espérer.

Claude Porcell a fait un double choix : il a choisi l'ombre et la lumière : il est maître de conférence à l'Université de Paris IV où il dispense justement ses lumières (enseignant la littérature allemande moderne et la traduction, « si cela peut s'enseigner », comme il le dit). D'un autre côté, il a choisi de se mettre dans l'ombre des grands écrivains de langue allemande pour restituer leurs œuvres en français.

La liste des œuvres qu'il a traduites est impressionnante et l'on se demande où il prend le temps d'accomplir cette tâche. Travail, organisation, talent. Sans doute les trois à la fois. Claude Porcell

est ancien élève de l'Ecole normale Supérieure de la rue d'Ulm, « eine Zuchtanstalt », disent certains Allemands hermétiques au système français. Ils font ainsi allusion à la somme de ce qu'il faut apprendre et connaître et maîtriser pour réussir au concours de cette école – et en sortir « agrégé ». Agrégé à quoi ? Quelle matière ? Quelle planète ? L'institution française a de drôles d'institutions et de drôles de termes, elle a aussi de drôles d'avantages. A la rue d'Ulm, Claude Porcell a bénéficié de l'enseignement d'hommes comme Paul Celan, Elmar Tophoven et Bernard Lortholary. Tous les trois ont été ou sont de très grands traducteurs. On peut donc dire qu'il a été à bonne école. Son goût pour la traduction vient peut-être de là.

Il est difficile de savoir pourquoi l'on devient traducteur. Encore plus difficile : pourquoi l'on est un bon traducteur ? C'est une activité qui se satisfait peu de la lumière et des explications rationnelles.

Il y a un certes grand désir à la base. Mais comment passe-t-on d'une langue à l'autre, comment fait-on passer, et que se passe-t-il quand on fait passer, et qu'est-ce qu'on fait passer ? Il est bien sûr possible de répondre à certaines de ces questions. Il y a un travail mesurable, disséquable, analyse du texte en séquences, repérages grammaticaux et syntaxiques, déchiffrement des « messages » qui ressortissent à la simple communication utilitaire, à ce que Mallarmé appelait « *l'éternel reportage* ». Cela révèle un savoir, un métier, comme dirait Montaigne et Claude Porcell possède assurément ce métier. Je ne m'étendrai pas là-dessus ; cette phase de la traduction est la plus limpide, la plus aisément compréhensible, jusqu'à être pour certains la seule définition de la traduction. Mais il y a un autre travail qui est moins commode à appréhender. C'est le passage de ce que j'appellerai une zone opaque, quand on quitte la langue de départ et qu'on n'est pas encore dans la langue d'arrivée, dans le brouillard de ce no man's land qui entoure les crêtes que doit franchir ce passeur qu'est le traducteur. Comme le dit Claude Esteban, poète et traducteur de l'espagnol: « De Saint Jérôme, patron mythique des traducteurs, à Ungaretti, de la transcription des Ecritures à la version

à mes yeux éblouissante d'Anabase, c'est le même silence ou presque, la même circonspection sourcilleuse à ne rien laisser transparaître de ce qui constitue le mystère d'une re-création ».

Re-création – le mot est lâché.

Je vais me permettre un bref détour par la physique quantique, du moins par ce que j'en ai compris, pour essayer de rendre compte de l'opacité et de la transparence quasi-cosmiques qui sont à mes yeux au centre de la traduction.

A la différence d'une vision mécaniste de l'univers qui s'enracinait dans la philosophie des atomistes grecs, la physique nous a d'abord appris que la matière n'existant pas avec certitude en des endroits définis. Loin d'être des particules dures et fermes que l'on imaginait depuis l'Antiquité, les atomes se sont révélés être de vastes espaces vides où des particules extrêmement petites, les électrons, tournaient autour du noyau. Puis naquit la théorie des quanta sur laquelle repose la physique moderne. Il apparut alors que même les particules subatomiques, c'est-à-dire les électrons et, dans le noyau, les protons et les neutrons, ne ressemblaient en rien aux objets consistants de la physique classique: les unités subatomiques apparaissaient soudain comme des entités abstraites. La matière n'existant pas avec certitudes en des endroits définis mais présentait plutôt des « *tendances à l'existence* ». Ces tendances s'expriment, dans la théorie quantique, en termes de probabilités, et les quantités mathématiques correspondantes prennent la forme d'ondes. Ce ne sont pas des ondes tridimensionnelles « réelles » comme les ondes sonores ou les vagues de l'eau qui viendront tout à l'heure se briser sur la coque de notre bateau. Ce sont des « ondes de probabilité ». Les particules subatomiques ne sont donc pas des « choses », mais des interconnexions entre des choses, et ces « choses » sont à leur tour des interconnexions entre d'autres choses, et ainsi de suite. Telle est la façon dont la théorie des quanta révèle une unicité fondamentale de l'univers, démontrant l'impossibilité de décomposer le monde en unités séparées comme de petites briques.

Et la traduction dans tout cela ?

J'y viens. Car un autre trait essentiel de la théorie quantique est que l'homme est nécessaire, non seulement pour observer les propriétés d'un objet, mais même pour que celles-ci deviennent

réalité. La décision consciente concernant la façon d'observer un électron en employant des instruments de telle ou telle manière déterminera jusqu'à un certain point les propriétés de l'électron. Autrement dit, l'électron ne possède pas de propriétés indépendantes de l'esprit. La coupure cartésienne entre l'esprit et la matière, entre moi et le monde est ainsi brisée. Conscience et matière se trouvent reliées. Cette évacuation du dogme a plusieurs conséquences sur la façon d'appréhender la traduction: tout comme les particules subatomiques ne sont pas des choses mais des interconnexions entre des choses, les mots d'un texte ne vivent que de leurs interconnexions, les mots sont aussi des tendances à l'existence, des événements plus que des objets inertes. Lacan parle des mots comme autant d'*« évocations »*, le terme me convient. C'est pourquoi un même mot ne sera pas forcément traduit de la même façon à un endroit du texte et à un autre. Tout dépend de son environnement et un mot n'a pas d'équivalent automatique dans une autre langue. Chaque langue est scellée. Et à une cause (mot dans la langue de départ) ne correspond pas automatiquement un effet (mot dans la langue d'arrivée). Si l'on refuse cette dichotomie entre causalité et effet, on se trouve dans un paradigme de l'unicité. Mais comment affirmer que deux langues différentes sont une ? Disons plutôt qu'elles sont comme l'envers et l'endroit d'une même réalité dans laquelle je suis forcément impliqué en tant que traducteur puisque je suis entre les deux langues, au lieu de la plus grande étrangeté.

Si donc, au lieu de considérer le texte à traduire comme une matière à transformer, nous le considérons comme un flux vivant, ce n'est plus seulement nous qui opérons une modification par notre travail, c'est nous qui sommes modifiés par cette voix. Il y a échange, et comme dans tout échange mouvement, un mouvement qui empêche de situer les rôles de façon fixe - je traduis et je suis traduit.

Les textes traduits par Claude Porcell le traduisent autant qu'il les traduit et donnent un aperçu de ses goûts et de sa personnalité. Je vous ai dit que son œuvre était immense : je citerai simplement Thomas Bernhard, Martin Dean, Max Frisch, Peter Härtling, Günter Grass dont il est maintenant « le » traducteur, Rilke,

Robert Schneider, Botho Strauss et Peter Handke dont il a traduit entre autres *Mon année dans la baie de personne*, magnifique livre que j'avoue avoir lu uniquement en français. Mais lire ce livre dans ma langue, avec vos mots, fut l'un de mes plus grands bonheurs de lecteur. Contrairement à une idée reçue, on ne traduit donc pas seulement pour ceux qui ne maîtrisent pas la langue de l'œuvre originale. La perte qui s'opère dans toute traduction est parfois compensée par un gain qui peut paraître à certains improbable mais est pourtant manifeste, et je viens de me rendre compte - à écouter Monsieur Stilett - que j'ai mieux compris certaines phrases de Montaigne traduites par lui en allemand que dans l'original. On peut ici avoir une pensée pleine de compassion pour ces millions d'Anglais et d'Américains qui ne comprendront jamais Shakespeare – faute de traductions dans leur langue. Claude Porcell a traduit des romans, des essais mais aussi beaucoup de théâtre, ce qui lui a permis de travailler avec des metteurs en scène tels que Roger Blin, Claude Régy, Jorge Lavel-li, Claudia Stavisky. Et toute personne qui s'adonne au métier de la traduction sait que ce travail est exaltant et gratifiant parce qu'il confronte directement le traducteur avec la chair de ses mots.

Cher Claude Porcell, on peut remercier quelqu'un pour son travail. Je ne sais pas si l'on peut le remercier pour son talent. Simplement, je suis heureux que ce Prix vous soit attribué.

# **CLAUDE PORCELL**

## **REMERCIEMENTS POUR LE PRIX LÉMANIQUE**

Cher Monsieur,

*C'est une honte  
cher monsieur  
une effronterie  
une insanité  
les réunions littéraires  
et plus encore les prix  
les prix littéraires  
sont une abjection cher monsieur  
une ignominie  
et les traducteurs  
sont  
la lie de l'humanité  
la lie  
de l'humanité  
Pour ne rien dire des auteurs  
qui sont aux traducteurs  
ce que le gâteau  
est à la cerise  
ou la cerise  
au gâteau  
Que dis-je cher monsieur l'Hôpital  
ou la Charité  
à la Miséricorde  
et inversement  
Une abjection n'est-ce pas  
une abjection  
Les cocktails  
les dîners  
dans les meilleurs hôtels comme ici cher monsieur*

*les hôtels de grand luxe  
Les prix littéraires  
ruinent la profession  
la hausse des prix  
des prix littéraires ruine la profession cher monsieur  
pas seulement la profession  
elle ruine  
le monde entier cher monsieur  
le monde entier  
et d'abord  
les auteurs  
et les traducteurs  
Il n'y a pas d'auteur sans traducteur  
ni de traducteur sans auteur  
Un auteur sans traducteur  
est comme un traducteur sans auteur  
et inversement  
Montaigne  
Les traducteurs  
et les auteurs  
sont une abjection  
une infamie  
mais les éditeurs  
et avant tout les prix littéraires  
sont une abjection  
bien pire que l'abjection des auteurs  
et des traducteurs  
Ou inversement  
Le monde  
cher monsieur  
est la proie des traducteurs  
qui traduisent  
et des agentes littéraires  
qui agencent  
Que serait un monde sans agentes littéraires  
mondaines cher monsieur superficielles  
inutiles  
parasites  
qui vivent grassement de la misère des auteurs  
et des traducteurs  
et qui se gobergent  
dans les meilleurs hôtels se nourrissent aux buffets*

*se jettent sur les sandwiches  
se bourrent de petits fours  
engloutissent des tonneaux de champagne  
pendant que les éditeurs  
dépouillent les traducteurs  
et les auteurs  
qui font chanter les éditeurs  
Ils chantent cher monsieur les éditeurs  
mieux que les chanteurs  
comme les éditeurs  
font chanter les auteurs  
et les traducteurs  
qui chantent mieux que les chanteurs  
Les éditeurs les auteurs  
les traducteurs les acteurs  
une tétralogie cher monsieur  
une tétralogie de maîtres-chanteurs  
Un auteur cher monsieur  
n'est rien d'autre qu'un traducteur  
et inversement  
tandis que les agents littéraires  
sont des agents littéraires  
Voilà la différence  
avec les éditeurs  
Les prix littéraires sont un gouffre cher monsieur  
un gouffre  
à côté duquel le lac Léman  
est plat comme une feuille de la Neue Zürcher Zeitung  
Un prix littéraire sur le lac Léman  
est un gouffre qui s'ouvre sous une page  
de la Neue Zürcher Zeitung  
Vous lisez la Neue Zürcher Zeitung  
et tout à coup vous tombez dans un gouffre  
un abîme  
insondable  
insondable l'abîme cher monsieur  
vous sombrez dans  
un gouffre insondable  
qui n'est rien d'autre que le lac Léman  
Les prix littéraires  
et plus encore les prix de traduction  
sont une infamie*

*une infamie cher monsieur*

*une infamie*

*une infamie*

(Il ouvre la *Neue Zürcher Zeitung* et sombre dans le lac)

Bien entendu, je ne crois personnellement pas un mot de ce que je viens de citer. Vous aurez reconnu – une parodie de Bernhard, ce qui prouve d'ailleurs qu'elles ne sont pas si difficiles, ou que Bernhard est vite contagieux. Cela montre aussi qu'un traducteur n'est pas forcée de s'identifier 脿 l'auteur qu'il traduit – 脿 moins qu'il ne le fasse comme le comédien, le temps d'un rôle. Et il peut lui aussi passer d'un rôle 脿 un autre : ma première traduction 芏tait celle d'un recueil de textes de Tucholsky, ou même, je crois, en sous-traitance, chut ! ne le dites pas, d'un tout petit morceau de la correspondance entre Marx et Engels ! Un peu diff rent de Rilke ou Bernhard.

Non, bien sûr, je suis très heureux et très flatté de recevoir ce prix, d'autant que vous m'avez mis dans une compagnie remarquable, celle notamment, pour n'en citer que quelques uns, de Philippe Jaccottet, de mon maître Elmar Tophoven ou de mon ami Georges-Arthur Goldschmidt, pour qui j'ai la plus grande admiration, la plus grande estime et la plus grande sympathie. Et puis ceux qui le remettent, ce prix, ne sont pas n'importe qui : ce n'est pas la même chose, au fond, de sortir du chapeau de quelques négociations entre attachés de presse, et d'être reconnu par des pairs, des connaisseurs. Il serait hypocrite de dire qu'on n'y est pas sensible, et je vous suis très reconnaissant.

Mais mon imitation de Bernhard, on l'aura remarqué, est 脿 peine une parodie. La différence n'est pas criante avec ce qu'il nous livre dans ses oeuvres, ou même dans ses interviews. Provocation sans doute, mais aussi, peut-être, une certaine vérité quant 脿 l'aspect *second* de la traduction.

Un peu moins violent tout de même est le discours de l'Editeur dans * ber allen Gipfeln ist Rub* (*Sur les sommets le repos*, selon ma traduction, *Maître* selon celle de l'éditeur français)

## **Maître, 136-138 :**

### *MONSIEUR MEISTER*

D'un certain point de vue je suis très obligé à la France  
A vingt ans déjà je traduisais Baudelaire  
mais ensuite j'ai abandonné le travail de traduction  
parce que j'étais d'avis qu'il nuisait à mon propre travail

### *L'EDITEUR*

Vraiment dommage que vous ayez abandonné votre activité de traducteur  
les traductions de Baudelaire qui existent justement  
ne sont pas réussies  
je suis irrité chaque fois que je lis Baudelaire en traduction  
mais j'ai pour principe de lire les auteurs français dans l'original  
Baudelaire Verlaine Mallarmé Rimbaud Proust  
*il se renverse en arrière*  
Les Français il faudrait tous les faire retraduire  
mais par qui voilà la question  
il y a des années que je suis à la recherche de bons traducteurs  
mais je n'en trouve pas un d'acceptable

### *MONSIEUR MEISTER*

Proust par exemple a déjà été traduit deux ou trois fois  
et chaque fois on dit que c'est une traduction géniale  
mais dix ans après il s'avère  
que cette traduction géniale n'était rien d'autre que du dillettantisme  
Et pour Joyce c'est la même chose

### *L'EDITEUR*

L'éditeur est toujours à la recherche  
de nouveauté

### *MONSIEUR MEISTER*

L'éditeur est la conscience de la nation

Et dans une interview accordée à Krista Fleischmann pour la télévision autrichienne :

### **Entretiens avec Krista Fleischmann, 126 :**

*K.F : Quelle allure ont les titres de vos livres en espagnol – ça vous plaît ? Est-ce qu'il y a une certaine satisfaction à voir ses livres traduits ?*

*T.B. : Non, absolument pas. C'est très drôle, mais ça n'a rien à voir avec ce qu'on écrit, parce que c'est le livre de celui qui a traduit. Lui, il suit son propre chemin, et il arrive toujours à ses fins. C'est méconnaissable. vous pouvez toujours rassembler les morceaux, mais c'est trop tard, ça ne sert à rien. Les traducteurs sont quelque chose d'effrayant. Ce sont de pauvres gens qui ne gagnent rien en échange de leur travail, les honoraires les plus bas, un scandale criant, comme on dit, et ils font un travail immonde, donc, à la fin, ça s'équilibre. Quand on fait quelque chose qui est rien, il est normal qu'on ne reçoive rien en échange. Pourquoi quelqu'un traduit-il, il n'a qu'à écrire quelque chose à lui, n'est-ce pas ? C'est une manière effrayante de domesticité, la traduction. – Je n'y jette même pas un coup d'œil.*

Oui mais.

A mes yeux, la traduction est un mal, certes, mais un mal nécessaire, auquel j'avoue prendre, curieusement, beaucoup de plaisir.

Pour ce qui me concerne, la traduction n'est pas une théorie mais une pratique. Je suis pathologiquement, j'en suis désolé, incapable de traductologie, tout en ayant beaucoup de respect et d'admiration pour ceux qui la font.

La langue n'est pas pour moi, quand je travaille, une « structure » figée, mais un univers sans cesse en mouvement, une matière et un matériau, une « nature » en somme. D'excellents collègues universitaires et « linguistes » (ce que je ne suis pas) pensent que telle « séquence » doit se traduire « comme ça ». Pour moi, dans ma pratique, tout ou presque est dans le contexte, la sonorité, le rythme, etc.

Je ne sais pas si la traduction est un art, mais c'est en tout cas pour moi comme un artisanat. Je l'ai dit en d'autres occasions – moins belles que celle-ci : je suis content si « mon » texte tient debout, comme la table ou le buffet de l'ébéniste, et si c'est de la belle copie, puisque je ne fabrique pas de créations originales. Et il n'y a dans mes propos aucune fausse modestie - seulement du réalisme.

On en revient à la comédie, à l'imitation. C'est aussi comme cela, après tout, que se définissait Thomas Bernhard lui-même, dont un recueil de textes porte le titre, plus précis en allemand que dans l'édition française, de « *Stimmenimitator* », *L'imitateur de voix*. Si le créateur n'est lui-même qu'imitateur (c'est au fond la thèse de notre bon vieux classicisme), le traducteur devient imitateur de l'imitateur. C'est bernhardien en diable.

Ce sont aussi des voix que j'essaie de reproduire (mais bien entendu l'auditeur-spectateur-lecteur ne s'y trompe pas), de même que le grand jeu de Bernhard était de reproduire à l'infini des discours, des voix, dans une prose qu'il décrit lui-même comme un théâtre.

Le hasard a voulu aussi que son « théâtre » - au sens technique du terme - fasse partie de mes premières traductions. Et, oserai-je vous l'avouer, c'est pour sortir d'une période dépressive que je m'étais attaqué à *La Force de l'habitude ! – De la fonction thérapeutique de Bernhard*, encore une thèse à écrire. C'était sur les instances et avec les encouragements de Michel-François Demet, le premier traducteur français du théâtre de Bernhard, qu'on enterre en ce moment même à Paris, et à qui je voudrais rendre hommage.

C'est au théâtre que cette imitation est évidemment la plus nécessaire, et la plus difficile. Et les voix sont si différentes, de Thomas Bernhard à Botho Strauss ou à Robert Schneider, qu'il faut sans cesse jouer et se jouer la comédie.

Il semblerait que je rejoigne là Antoine Vitez. Mais d'autres ont dit bien mieux que je ne saurais le faire, Georges-Arthur Goldschmidt par exemple il y a quelques années devant vous, les

incertitudes, les difficultés, les tourments, les erreurs, les grandeurs et les servitudes de la traduction, dont je crois moi aussi que l'idéal inaccessible serait une totale transparence.

Aussi, permettez-moi de m'effacer.

Lausanne, le 27 septembre 2003

# ŒUVRES TRADUITES PAR CLAUDE PORCELL

Kurt Tucholsky	Chroniques allemandes : 1918-1935. Paris : Balland 1982
Peter Härtling	Hubert, ou le retour à Casablanca. Paris : Seuil 1982
Hans Jürgen Syberberg	« Parsifal » : notes sur un film. Paris : Gallimard 1982
Botho Strauss	Trilogie du revoir. Paris : Gallimard 1982
Botho Strauss	Couples, passants. Paris : Gallimard 1983
Thomas Bernhard	La force de l'habitude. Paris : L'Arche 1983
Thomas Bernhard	Minetti : portrait de l'artiste en vieil homme. Paris : L'Arche 1983
Max Frisch	Barbe-Bleue. Paris : Gallimard 1984
Peter Härtling	Dette d'amour, suivi de Zwettl... (collab. M.-F. Demet) Paris : Seuil 1984
Martin R.Dean	Fritz Lang. Paris ; Marseille : Rivages 1985
Botho Strauss	Les jardins secrets. Paris : Gallimard 1985
Thomas Bernhard	Le jeune homme. Paris : Gallimard 1986
Thomas Bernhard	Ténèbres : textes, discours, entretien/ publ sous la dir. de C. Porcell et al. Paris : Nadeau 1986
Thomas Bernhard	Au but. Paris : L'Arche 1987
Thomas Bernhard	Avant la retraite. Paris : L'Arche 1987
Thomas Bernhard	Événements. (collab. E. Tunner) Paris : L'Arche 1988
Thomas Bernhard	L'italien. Saint-Nazaire : Arcane 17, 1988

- Thomas Bernhard  
Kulterer. Saint-Nazaire :  
Arcane 17, 1988
- Thomas Bernhard  
La société de chasse.  
Paris : L'Arche 1988
- Peter Härtling  
Felix Guttmann. Paris : Seuil 1989
- Thomas Bernhard  
Emmanuel Kant. Paris : L'Arche 1989
- Botho Strauss  
Personne d'autre.  
Paris : Gallimard 1989
- Peter Handke  
Le recommencement.  
Paris : Gallimard 1989
- Botho Strauss  
Visiteurs ; La chambre et le temps.  
Paris : L'Arche 1989
- Thomas Bernhard  
Place des héros. Paris : L'Arche 1990
- Michael Krüger  
Pourquoi moi ? et autres récits.  
Paris : Seuil 1990
- Thomas Bernhard  
Dans les hauteurs :  
tentative de sauvetage, non-sens.  
Paris : Gallimard 1991
- Thomas Bernhard  
Dramuscules. Paris : L'Arche 1991
- Ernst Weiss  
Le séducteur. Paris : Fayard 1991
- Peter Härtling  
Les yeux de Waiblinger.  
Paris : Seuil 1991
- Michael Krüger  
La fin du roman : nouvelle.  
Paris : Seuil 1992
- Thomas Bernhard  
Le président. Paris : L'Arche 1992
- Botho Strauss  
Entretiens avec Krista Fleischmann/  
Th. Bernhard. Paris : L'Arche 1993
- Herbert Rosendorfer  
Le parc. Paris : Gallimard 1993
- Christoph Meckel  
Suite allemande. Paris : Fayard 1993
- Robert Schneider  
La ville de cuivre.  
Paris : Gallimard 1993
- Michael Krüger  
Frère sommeil.  
Paris : Calmann-Lévy 1994
- Rainer Maria Rilke  
L'homme de la tour. Paris : Seuil 1994
- Lettres à un jeune poète et autres  
lettres. Paris : GF Flammarion 1994

Thomas Bernhard	Maître : la journée d'un poète allemand vers 1980. Paris : L'Arche 1994
Hans Höller	Thomas Bernhard : une vie. Paris : L'Arche 1994
Rainer Maria Rilke	Les carnets de Malte Laurids Brigge. Paris : GF Flammarion 1995
Botho Strauss	Fragments de l'indistinct. Paris : Gallimard 1995
Wolfram Bayer (éd.)	Kontinent Bernhard : zur Thomas-Bernhard-Rezeption in Europa ; unter Mitarbeit von Claude Porcell. Wien ; Köln etc : Böhlau 1995
Herbert Rosendorfer	L'architecte des ruines. Paris : Fayard 1996
Thomas Bernhard	Une fête pour Boris. Paris : L'Arche 1996
Michael Krüger	Himmelfarb. Paris : Seuil 1996
Peter Härtling	Schubert : douze moments musicaux et un roman. Paris : Seuil 1996
Peter Handke	Mon année dans la baie de Personne. Paris : Gallimard 1997
Günter Grass	Toute une histoire. (Trad. C. Porcell et B. Lortholary) Paris : Seuil 1997
Lion Feuchtwanger	La sagesse du fou ou Mort et transfiguration de Jean-Jacques Rousseau. Paris : Fayard 1998
Rainer Maria Rilke	Zwei Prager Geschichten = Deux histoires pragoises. Paris : Gallimard 1998
Thomas Bernhard	Les Célèbres ; Elisabeth II. Paris : L'Arche 1999
Günter Grass	Mon siècle. (trad. C. Porcell et B. Lortholary). Paris : Seuil 1999
Hanns-Josef Ortheil	Les baisers de Faustina. Paris : Seuil 2001
Michael Krüger	Histoires de famille. Paris : Seuil 2001
Günter Grass	En crabe. Paris : Seuil 2002

## Le Prix lémanique de traduction

*destiné à récompenser d'éminentes traductions littéraires  
de l'allemand en français et du français en allemand est décerné,  
pour l'année 2003, à*

*Claude Porcell*

*Les fondateurs espèrent ainsi contribuer à la compréhension  
mutuelle et aux échanges fructueux entre les deux langues.*

Pour le conseil de fondation:

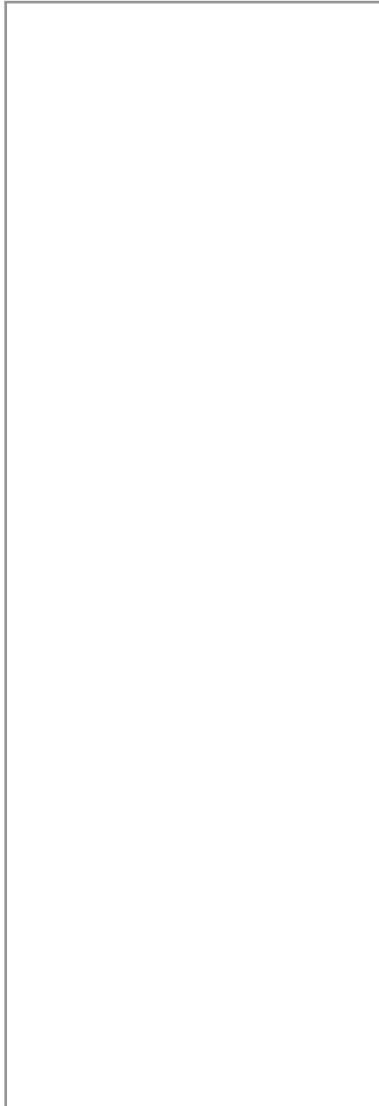
Pour le jury:

Lausanne, le 27 septembre 2003



Remise du Prix Lémanique.  
Claude PORCELL (g.) et Walter LENSCHEN (dr.)

## **ECHOS DE PRESSE**



J.A.,  
FRANKFURTER ALLGEMEINE  
ZEITUNG,  
14. AUGUST 2003,  
NR.187, S.31

## Drehscheibe

### ***Genfer Übersetzerpreis für Hans Stilett***

Kaum eine Stadt verdient die Bezeichnung Drehscheibe so uneingeschränkt wie das unscheinbare Lausanne am Genfer See. An der frankophonen Universität hat der deutschsprachige Germanist Walter Lenschen ein dem Übersetzen geweihtes « Centre de traduction littéraire » aufgebaut, das nicht nur Studenten ausbildet, sondern unermüdlich versucht, Brücken zu bauen: zwischen zeitgenössischen Schriftstellern und ihren Übersetzern, aber auch zwischen akademischer Welt und Öffentlichkeit. Parallel zu den Aktivitäten des Zentrums hat Walter Lenschen den Übersetzerpreis « Prix Lémanique de la Traduction » ins Leben gerufen. Alle drei Jahre wird er vergeben, bedeutende Nachdichter französischer und deutscher Muttersprache haben ihn

bekommen. Dazwischen allerdings steht immer wieder seine Existenz auf dem Spiel, denn es ist nicht einfach, Sponsoren zu finden, welche die Preissumme aufbringen. Neben der « Loterie Romande » und zwei Stiftungen beteiligt sich das deutsche Generalkonsulat an der Ausrichtung des diesjährigen Preises in der Höhe von 20'000 Franken. Er wird am 27. September vergeben und geht zu gleichen Teilen an Claude Porcell und Hans Stilett. Porcell wird für seine Übersetzungen vieler deutschsprachiger Dichter – Rilke, Max Frisch, Lion Feuchtwanger, Tucholsky – gewürdigt. Auch Botho Strauss und Peter Handke hat Porcell « in hoher Qualität », wie die Jury anmerkt, übertragen. Einen besonderen Platz nimmt in seiner Vermittleraktivität Thomas Bernhard ein. Hans Stilett wird für seine « erste moderne deutsche Gesamtübersetzung » von Montaignes « Essais » ausgezeichnet. Der 1922 geborene Autor und Übersetzer hat nach dem Ende seiner hauptberuflichen Tätigkeit in Bonn studiert und 1989 über Montaigne promoviert. Seine 1998 bei

Eichborn erschienene Übersetzung der « Essais » wurde von der Kritik hoch gelobt.

MARTIN ZINGG,  
BASLER ZEITUNG 30.09.2003

### **Das « Übersetzerschiff » in Lausanne**

#### ***Vier Sprachen – und ihr Preis***

Ihrer vier Landessprachen röhmt sich die Schweiz gern. Weniger gern mag sie darüber nachdenken, was das konkret bedeutet. Eine der seltenen Gelegenheiten, einschlägige Gespräche zu führen, ergibt sich beim Auslaufen des « Übersetzerschiffs » der ch-Stiftung. Seit zehn Jahren kreuzt es einmal im September auf internationalen Gewässern an der Schweizer Grenze, nun setzte es über von Lausanne nach Evian. Unterstützt von der Pro Helvetia und dem Centre de Traduction Littéraire (CTL) der Universität Lausanne, das übrigens die einzige Institution in der Schweiz ist, die sich kontinuierlich um Fragen der Übersetzung kümmert.

Den Auftakt der Begegnungen markierte die Verleihung des « Prix lémanique de la traduction » in Ouchy. Gepriesen wurden Hans Stilett und Claude Porcell. Letzterem begegneten all jene, die Bernhard, Frisch oder Grass in französischer Übersetzung lesen. Hans Stilett verdanken wir Deutschsprachigen die famosen Übertragungen der Essays von Montaigne. Hartmut Köhler bedachte Stilett mit einer eleganten Laudatio. Stilett bedankte sich mit einer luziden Dankesrede – über die Unmöglichkeit, Montaigne zu übersetzen. Weniger Glück hatte Porcell mit seinem Laudator Pierre Deshusses : dieser verhedderte sich in langatmigen Anmerkungen zum Übersetzen schlechthin.

Henri Meschonnic, in Frankreich hochangesehener Lyriker und Übersetzer, trug Überlegungen vor zum Thema « Embibler le traduire ». Meschonnic, der grosse Teile der Bibel neu übertragen hat, beklagt, dass in Bibelübersetzungen der Rhythmus des Originals fast immer verloren geht – die Exegeten seien allesamt taub. Mit dem Wegfall des Rhythmus gehe auch eine semantische Qualität verloren:

eine Mahnung an die Übersetzenden, den Duktus der Sprache über der Suche nach dem treffenden Wort nicht zu vernachlässigen.

« Schreiben im Schatten des Korans ? » hiess eine Veranstaltung mit Hartmut Fähndrich und dem algerischen Autor Waciny Larej. Eine andere brachte den Franzosen Jacques Ancet und den Oesterreicher Oswald Egger zusammen – beide bemühen sich um die Übertragung der Werke von Jean de la Croix. Anne Perrier las mit ihrem deutschen Übersetzer Manfred Bauschulte, Paolo di Stefano mit Daniel Colomar. Die ausführlichste Veranstaltung galt zweisprachigen Lyrikpublikationen. Sie gestatten den schweifenden Blick auf Original und Übertragung und eröffnen die Möglichkeit, sich die eigene Fassung zu schaffen. Wer liest, übersetzt auch.

Die Institution des Übersetzerschiffes wird von finanziellen Schwierigkeiten bedroht. Die nächste Ausfahrt soll fraglich sein – auch darüber sollte dringend ein Gespräch stattfinden. Viersprachigkeit hat ihren durchaus bezahlbaren Preis.

DANIEL MAGGETTI,  
DOMAINE PUBLIC,  
NO.1572, 19 SEPTEMBRE 2003

### **La croisière des lettres**

*Traduire, c'est « faire passer », si l'on revient à l'étymologie. Depuis une dizaine d'années, prenant le verbe au pied de la lettre, une manifestation littéraire est organisée à l'automne, au cours de laquelle les participants sont invités non seulement à transiter d'une langue à l'autre, mais aussi à traverser matériellement des eaux frontière. Le 27 septembre prochain, le Bateau inter-lignes naviguera sur le Léman, entre Lausanne et Evian.*

A l'origine de cette initiative, la Collection ch, dont la mission est de promouvoir la traduction d'oeuvres d'écrivains suisses dans les langues nationales ; mais cette édition du Bateau inter-lignes est mise sur pied conjointement avec le Centre de Traduction Littéraire de l'Université de Lausanne et Pro Helvetia, et bénéficie de la collaboration de l'Agence Rhône-Alpes pour le livre et la documentation (ARALD). La journée s'ouvrira à l'Hôtel Mövenpick

de Lausanne-Ouchy, par la remise du Prix lémanique de la traduction à Hans Stilett, traducteur de Montaigne en allemand, et à Claude Porcell, traducteur français de Thomas Bernhard. Après cette cérémonie, rendez-vous à bord du « Savoie », pour une traversée du lac : c'est au Casino d'Evian (sur terre ferme, donc...) que se tiendront les débats et les lectures de l'après-midi.

La grande question sur laquelle les organisateurs ont voulu mettre l'accent est celle de la traduction des textes sacrés. Le coup d'envoi sera donné par Henri Meschonnic qui, dans une conférence intitulée « Embibler le traduire », commentera son expérience de poète traducteur de la Bible ; des ateliers centrés sur le Coran et sur la traduction de Saint Jean de la Croix – en français et en allemand – viendront prolonger ses réflexions. Une forme de spiritualité particulière est-elle dissociable de son expression linguistique première ? Comment s'effectue le passage d'un code à l'autre ? Avec quelles transformations, quels gains, quelles pertes ? Au carrefour du religieux et du littéraire, la traduction révèle

des enjeux qui dépassent le strict domaine de la « fidélité » textuelle.

En complément de cette discussion de fond, dont les implications intellectuelles et philosophiques sont multiples, le Bateau inter-lignes proposera l'exploration plus concrète d'un domaine éditorial spécifique, celui de la poésie dans des collections bilingues. Venus de Suisse et de France, trois éditeurs – Empreintes, Urs Engeler, les Ed. du Cheyne – et trois traducteurs – Sylviane Dupuis, Peter Waterhouse, Mireille Gansel – présenteront leurs pratiques. Enfin, suivant une formule qui a fait ses preuves, deux auteurs dont des œuvres ont paru dans la Collection ch proposeront, en compagnie de leur traducteur respectif, des lectures bilingues : pour Anne Perrier et Manfred Bauschulte, ce sera le recueil de poèmes *La Voie nomade*, en français et en allemand ; pour Paolo Di Stefano et Daniel Colomar, le roman *Baci da non ripetere*, en italien et en français.

Rendez-vous bruyant de langues différentes, résonnant d'accents divers, réunissant des œuvres et des écrivains au profil contrasté, le Bateau inter-

lignes est depuis ses débuts placé sous le signe de la rencontre et de la confrontation ; entre les langues, entre les écrivains et les traducteurs, entre les partenaires de la chaîne du livre, entre les régions et les pays. En misant sur l'échange, il aimerait rappeler que la Suisse, de par ses caractéristiques propres, a toutes les qualités pour être un véritable laboratoire d'interculturalité : une réalité trop souvent mise entre parenthèses dans certains discours paresseux – médiatiquement très répandu en Suisse romande – qui ne craint pas de vanter les mérites de l'ouverture européenne, tout en évoquant (par exemple) la Suisse alémanique dans des termes qui tendent à l'assimiler au pays des Algonquins. Mais s'il a des implications (et des intentions) qui relèvent de la politique culturelle, et qui l'interrogent, le Bateau inter-lignes se veut en premier lieu un moyen de promotion de la littérature. En plaçant au cœur de ses préoccupations l'écriture et le livre, il souligne les potentialités et les richesses d'un domaine qui, en guise de réponse au tapage et à la vites-

se, choisit de privilégier le questionnement comme une véritable forme d'engagement.

SABINE HAUPT,  
NEUE ZÜRCHER ZEITUNG,  
29.SEPTEMBER 2003.

### **Vom rhythmischen Schwanken der Texte**

### ***Übersetzer trafen sich auf dem Genfersee***

In Lausanne wurde am Samstag zum siebten Mal der mit 20 000 Franken dotierte « Prix lémanique de la traduction » vergeben. Geehrt wurde der Pariser Übersetzer Claude Porcell, Schüler von Paul Celan und Elmar Tophoven, für seine zahlreichen Übersetzungen österreichischer, deutscher und Schweizer Autoren, darunter Thomas Bernhard, Peter Härtling und Martin R. Dean. Wie er in seiner Dankesrede erklärte, versteht Porcell sich vor allem als Vermittler. Die eigene Stimme trete in den Hintergrund. Er sei ein Sprachhandwerker oder, um mit Bernhard zu sprechen, ein « Stimmenmitator ». Der zweite Preisträ-

ger, der Bonner Montaigne-Übersetzer Hans Stilett, hingen verfolgt eine « Utopie der potenziellen Annäherung ». Sein Laudator, der Trierer Romanist Hartmut Köhler, lobte die Brillanz einer Übersetzung, die es verstehe, die Sprache des 16. Jahrhunderts, eine Sprache im Umbruch, so zu transponieren, dass Formulierungen wie jenes legendäre Wort, die Welt sei nichts als eine « branloire pérenne », ein ewig schwankendes « Auf und Ab », sowohl als historische Redewendung wie auch als persönliche Sprachfindung Montaignes erkennbar werden.

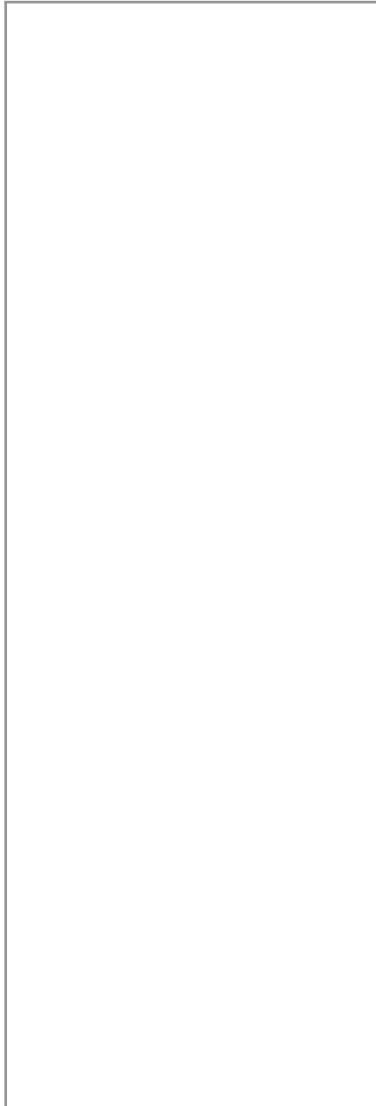
Nach der Preisverleihung ging es hinunter zum Hafen von Ouchy. Hier wartete bereits das « Schiff zum Übersetzen » auf seine 250 Fahrgäste: Autoren, Übersetzer, Literaturkritiker aus Frankreich, Deutschland und der Schweiz.. Bei der Überfahrt nach Evian traf man sich am Bücherstand auf dem Oberdeck oder bei den Lesungen auf dem Zwischendeck : Montaigne und Thomas Bernhard – begleitet vom rhythmischen Stampfen der Sulzer-Dampfmaschinen aus dem Schiffsrumptf. Überschattet wurde die Reise vom Dunst aufziehender

Regenwolken und von dem Gerücht, es könnte die letzte Fahrt, das letzte Übersetzungsschiff gewesen sein. Die Renovierung der seit 1914 auf dem Genfersee fahrenden « Savoie » ist zwar – im Gegensatz zum Rest der Seeflotte – inzwischen gesichert, doch das « Schiff zum Übersetzen », die grösste Schweizer Übersetzer-Veranstaltung, wird womöglich untergehen. Denn die CH-Stiftung, die bisher Jahr für Jahr einen Grossteil der Kosten übernahm, trägt sich mit dem Gedanken, von Bord zu gehen. Nach Auskunft ihres Geschäftsführers Canisius Braun ist nämlich das Stiftungskapital aufgebraucht. Mit den laufenden Einnahmen könne gerade noch das « Kerngeschäft » der Stiftung finanziert werden, d.h. die Förderung und Herausgabe von Übersetzungen aus allen vier Landessprachen. Für das Rahmenprogramm, zu dem seit zehn Jahren auch das « Schiff zum Übersetzen » gehört, müssen hingegen neue Sponsoren gefunden werden – keine leichte Aufgabe in einer Sparte, die ohnehin nicht zu den Hätschelkindern des Kulturbetriebs gehört.

Im Casino von Evian, einem Ort, der schon vielen Rednern zur absichtsvollen Inszenierung von Weltgeschichte diente, sorgte dann der französische Literaturtheoretiker und Bibelübersetzer Henri Meschonnic für eine Ankunft in der Welt des textuellen Übersetzens, die einem Gang auf schwankenden Schiffsplanken nicht ganz unähnlich war. Seinen philologischen Furor richtete Meschonnic vor allem gegen die seit der Spätantike angeblich vorherrschende Unsitte theologischer Exegeten, den Rhythmus der alttestamentlichen Texte und damit die Spuren des Mündlich-Körperlichen zu tilgen. Eine Podiumsdiskussion mit Übersetzern und Verlegern zeigte dann aber auch die Spannweite der übersetzerischen Praxis : Während die eine (frankophone) Fraktion mit fast demütiger Zurücknahme der eigenen Kreativität den Aspekt der Werktreue bzw. der übersetzerischen Genauigkeit betonte und entschieden für zweisprachige Ausgaben plädierte, gerierte sich die andere (germanophone) Fraktion als eigensinniges Enfant terrible: Er könne sich durchaus vorstellen, Übersetzungen zu publizieren, die mit dem

Original kaum mehr etwas zu tun hätten, meinte z.B. der Basler Verleger Urs Engeler. Denn sein Verlag sei eigentlich gar kein Verlag, sondern ein « Sprachforschungsinstitut », so der bei Engeler übersetzende Peter Waterhouse. Er verstehe Dichtung als performativ physischen Akt. Zu ihrer Übersetzung brauche man daher weniger die Meinung des Autors als vielmehr genügend Zeit und Ausdauer.

**PRIX LÉMANIQUE  
DE LA TRADUCTION,  
LAUSANNE**



# **PRIX LÉMANIQUE DE LA TRADUCTION, LAUSANNE**

## **DESCRIPTIF**

### **BUTS**

Les créateurs du Prix lémanique de la traduction ont voulu souligner par cet acte l'importance des échanges entre les langues française et allemande, et l'enrichissement mutuel que ces deux cultures peuvent s'apporter, ainsi que les aspects largement positifs qui existent dans les relations entre ces deux langues et leurs cultures. Cette démarche aimeraient contribuer à relativiser, sans espérer les éliminer totalement, les problèmes de communication trop souvent évoqués. Il semble évident aux instigateurs de ce prix qu'une bonne compréhension entre le français et l'allemand, en Suisse et en Europe, est essentielle.

Il était aussi primordial que le français et l'allemand de Suisse soient mis en relation avec les mêmes langues parlées dans d'autres pays d'Europe. C'est pourquoi les personnes primées proviennent de divers pays, de Suisse bien sûr, mais aussi de France et d'Allemagne.

Pour bien souligner que la traduction suppose une collaboration entre deux langues, et qu'il ne s'agit en aucun cas d'une appropriation, d'une expropriation ou de quelque procédure à sens unique, ce prix est remis à deux traducteurs en même temps.

## HISTORIQUE

En 1985, au moment de la création du Prix lémanique de la traduction, il n'existait pas encore de prix de traduction en Suisse, pays aux quatre langues, où la compréhension revêt une importance évidente. Il est remis tous les trois ans à Lausanne. Depuis 1985, il a récompensé à six reprises déjà des traductions littéraires remarquables.

Voici les noms des lauréats et des lauréates distingués :

1985 : Walter Weideli (Suisse romande) et Eugen Helmlé  
(Allemagne)

1988 : Philippe Jaccottet (Suisse romande) et Elmar Tophoven  
(Allemagne)

1991 : Gilbert Musy (Suisse romande) et Helmut Kossodo  
(Allemagne)

1994 : Georges-Arthur Goldschmidt (France) et Brigitte  
Weidmann (Suisse allemande)

1997 : Etienne Barilier (Suisse romande) et Hanno  
Helbling (Suisse allemande)

2000 : Colette Kowalski (France) et Yla M. von Dach  
(Suisse allemande)

## RAYONNEMENT

Le Prix lémanique a été accueilli favorablement par les milieux intéressés, le domaine public et les médias. Il entretient des rapports fructueux avec d'autres prix similaires (notamment avec le *Prix d'encouragement à la traduction de la Collection ch*), et il est soutenu par des personnalités de renom (voir la liste des membres du conseil de fondation). L'excellence du travail du jury international du Prix lémanique a souvent été relevée, la dernière fois notamment par la *Frankfurter Allgemeine Zeitung*.

## CÉRÉMONIE

Depuis 1994, la remise du Prix lémanique a lieu à la suite de la journée d'échanges littéraires UN BATEAU INTER-LIGNES, organisée conjointement par le Centre de Traduction Littéraire de l'Université de Lausanne et la Collection ch. Cette collaboration crée un cadre éminemment favorable à de fructueux échanges et réunit un public compétent et nombreux (plus de cent personnes) pour l'octroi du Prix lémanique. La cérémonie réunit les personnalités honorées, leurs laudatoires et offre l'occasion de débattre de divers sujets littéraires et inter-linguistiques en présence de personnes hautement qualifiées.

Il est suivi d'un apéritif dans le même lieu, le plus souvent à Ouchy, et contribue ainsi au rayonnement de la ville de Lausanne au-delà des frontières.

## PUBLICATION

Afin de garder la mémoire de cet événement, une brochure contenant les conférences des lauréats et de leurs présentateurs est publiée dans l'année. Cette brochure existe depuis la création du prix ; elle est intégrée à la collection des publications du Centre de Traduction Littéraire de l'Université de Lausanne (CTL) et connaît ainsi une diffusion régulière.

## FRAIS

Les frais occasionnés par la remise du Prix lémanique de la traduction sont les suivants :

Un montant de Fr. 10'000.– par traducteur correspond aux usages pratiqués dans le monde littéraire d'aujourd'hui ; deux fois Fr. 10'000.– sont donc remis aux personnes honorées.

A cela s'ajoutent les dépenses occasionnées par la cérémonie, les coûts de l'organisation, les frais des intervenants, des lauréats et des membres du jury, ainsi que ceux de la brochure rendant compte du Prix.

Le Prix lémanique de la traduction a été créé sur l'initiative de Walter Lenschen, prof. honoraire de l'Université de Lausanne ; sa survie dépend uniquement du soutien financier d'institutions et de sponsors privés.

© 2004  
Centre de Traduction Littéraire  
Université de Lausanne  
BFSH 2  
CH-1015 Lausanne  
[www.unil.ch/ctl](http://www.unil.ch/ctl)  
ISBN 2-88357-048-5

Editeur: Walter Lenschen  
Design: R. Müller Farguell  
Impression: OS Druck, CH-8193 Eglisau

Publié avec le soutien de l'Université de Lausanne  
et de la Ville de Lausanne.